

L'INVITÉ

## Un coup d'œil dans le rétroviseur, pour mieux aller de l'avant



Pierre-Yves Moeschler

Les mauvaises nouvelles s'accumulent. Les phénomènes climatiques inquiétants se succèdent. Les espèces animales et végétales se fragilisent. Les conflits se multiplient et chassent sur les routes de l'exil des foules de victimes civiles. La misère incite, elle aussi, à rechercher meilleure fortune dans des contrées plus propices. L'histoire régionale a quelque chose à suggérer à ce propos.

Au 19e siècle, l'industrie horlogère a transformé le Jura bernois et les Montagnes neuchâteloises en Eldorado, en particulier pour les populations miséreuses de Suisse alémanique. Cela a généré un afflux migratoire massif. L'accueil de ces migrants n'est pas allé de soi. Dans le canton de Berne, les communes bourgeoises avaient la charge de l'entretien de leurs ressortissants indigents. S'ils trouvaient dans les villages jurassiens les moyens de subsister, tout allait bien. Une génération plus tard, ils étaient assimilés. Les patronymes d'origine germanique sont très nombreux chez nous. C'est un héritage de cette vague migratoire. D'ailleurs, dans la région, toutes et tous en descendent, peu ou prou.

Au 19e siècle, le personnel communal se limitait au régent et au garde-police. Toutefois un autre emploi public a disparu de la mémoire collective: celui de conducteur de la «voiture des pauvres». Il était chargé de transporter dans leur commune d'origine les familles nécessiteuses nouvellement arrivées. Papa, maman et les mouflets devaient monter sur la charrette et étaient reconduits au rythme des chevaux à Signau ou à Trubschachen, où ils retrouvaient leur misère.

Plus tard, dès le troisième tiers du 19e siècle, la croissance économique de l'Arc jurassien a vu se construire usines et logements. La société a dès lors pu intégrer les nouveaux arrivants et la voiture des pauvres a perdu sa raison d'être. Le mouvement migratoire des régions démunies vers les régions riches s'est ainsi poursuivi naturellement, grâce au principe de la liberté d'établissement en vigueur sur le sol de l'État fédéral né en 1848.

On cultive peu le goût de l'histoire par chez nous. Dommage. On aurait des leçons à tirer du passé. Dans les milieux de la droite de la droite, dans lesquels l'héritage de l'immigration alémanique est aussi fort que dans les autres composantes sociétales, on ferait bien de se souvenir de la voiture des pauvres. «Garder le passé à l'esprit pour ne pas le répéter», dit la devise. L'immigration alémanique, dans le Jura bernois, a été essentiellement un refuge économique, qui a permis à tant de personnes d'échapper à la pauvreté dominante dans l'Ancien canton.

Les distances n'ont fait que se raccourcir depuis lors. Aujourd'hui, une misère plus lointaine pousse à l'exil. Face à cela, la droite de la droite (qui se prétend centriste) réinvente la «voiture des pauvres» sous d'autres formes. Même le cimetière méditerranéen ne l'émeut pas. L'aberration d'une limitation constitutionnelle du nombre d'habitants lui paraît crédible: aucun garde-fou intellectuel ne freine la fantaisie de ceux que braquent les réalités de l'évolution du monde.

Les problèmes d'aujourd'hui attendent des réponses qui se basent sur une analyse des faits et des possibilités réelles. Elles doivent tenir compte des erreurs du passé: dans l'espace du lectorat du Journal du Jura, renvoyer les gens chez eux par la «voiture des pauvres» est, rétrospectivement, choquant. L'histoire suisse offre pourtant de bons exemples de comportements adéquats, qui tiennent compte de cette réalité: de tout temps, les régions riches ont attiré les populations miséreuses. Notre tâche est de trouver les moyens de les accueillir et de les intégrer, non de les arrêter aux frontières de notre petite partie du monde.